
LA CASSETTE

HORTENSE DE LIVERNON avoit reçu de la Nature des qualités qui se trouvent souvent ensemble dans une jeune femme, mais qui sont rarement d'accord : elle étoit née avec une ame honnête, un cœur sensible, et un esprit léger. Elle avoit eu deux éducations qui ne s'accordoient guères mieux : l'une auprès de sa bonne mère, qui lui recommandoit sans cesse d'être modeste et raisonnable ; et l'autre devant son miroir, qui, tous les matins, lui répétoit qu'elle étoit belle, et faite pour avoir les plus brillans succès.

Dans la fleur de cette beauté, mariée au Marquis de Vervanne, elle vécut avec lui trois ans dans la plus parfaite union. On ne leur reprochoit que d'être dans le monde trop uni-

quement occupés l'un de l'autre. Ils avoient chez eux, disoit-on, assez le temps d'être amoureux, et l'on prenoit la liberté de les avertir, en ami, du ridicule qu'ils se donnoient.

Insensiblement le mari devint moins empressé, moins assidu ; la femme, moins indifférente aux soins qu'on prenoit de lui plaire. Quand l'un des deux se faisoit attendre, on observa que l'autre regardoit moins souvent à sa montre, et n'avoit plus l'air si distrait. Les voilà, disoit-on, qui deviennent plus raisonnables ; et l'on trouvoit bien juste qu'après une première ardeur, ce beau feu se fût ralenti : il n'y auroit pas eu moyen de vivre avec eux plus long-temps, si cet amour avoit duré.

Cependant, quoique l'espérance de succéder attirât chez la jeune femme un grand nombre de prétendants, et que, sans en flatter aucun, elle n'eût pas non plus l'air de dédaigner leurs

hommages; quoique, de son côté, le Marquis n'eût plus auprès d'elle ces assiduités gênantes qui rendent les maris importuns pour les aspirans, tout annonçoit encore entr'eux la plus heureuse intelligence; et six ans s'étoient écoulés sans qu'on y eût aperçu le plus petit nuage, lorsque tout à coup l'on apprit qu'ils étoient séparés, et que la femme venoit d'être renvoyée à sa mère, au fond d'une Province, dans ce vieux Château solitaire de Livernon, que la veuve habitoit.

Cette nouvelle, qui tomba comme une bombe au milieu du monde, donna lieu à mille conjectures; mais en se combattant, elles se détruisoient, et l'on ne savoit plus ce qu'on devoit penser de ce terrible événement. Hortense, naturellement douce et bonne, s'étoit fait pardonner sa beauté, son bonheur; et ni la malice des femmes, ni la légèreté des hommes n'osoit lui

croire un tort sérieux et réel. Supposé même qu'elle en eût eu quelqu'un par accident, un mari qui lui-même avoit enfin repris le ton de la galanterie, et qu'on voyoit dans les coulisses protéger de jeunes talens, n'étoit peut-être pas au-dessus du reproche. Il auroit dû, en homme sage, dissimuler ce qui pouvoit fort bien n'être qu'une légèreté. Et le moyen de vivre ensemble, si mutuellement on ne se passoit rien ? Après tout, cette jeune femme avoit été parfaitement décente, et si bien que personne, avant cette aventure, n'avoit surpris en elle rien qui pût donner lieu au plus léger soupçon. C'étoit un mérite assez rare que celui de garder ainsi les bienséances, et une si bonne conduite méritoit des égards et des ménagemens. Sur-tout l'éclat d'une rupture, et le brusque renvoi d'une femme à sa mère, étoit impardonnable dans un homme bien né. Mais ce qui rendoit le mari plus

odieux encore, c'étoit la dureté qu'il avoit, disoit-on, de refuser aux larmes de sa femme la consolation d'emmenner avec elle sa fille unique dans son exil : aussi, dès ce moment, fut-il regardé dans le monde comme un homme sans ame, comme un être dénaturé.

Pour lui, solitaire et sauvage, après l'emportement qui lui avoit fait divulguer son malheur, il s'inquiétoit peu de ce qu'on pouvoit dire et penser de lui dans ce monde où il n'étoit plus, et dont il ne vouloit plus être. Un soin plus cruel l'occupoit : c'étoit de détacher son cœur de cette femme si longtemps chérie.

L'infidélité dont elle étoit punie n'avoit que trop le caractère d'une évidence irrésistible, et le comble de la foiblesse auroit été de chercher une excuse où il ne pouvoit y en avoir. Eh ! comment douterois-je qu'elle fût coupable, disoit-il, après l'avoir moi-même surprise dans les bras d'un

autre, dans les bras d'un ami perfide, qui ne venoit chez moi, qui ne me prodigoit tant de soins, tant de complaisances que pour m'assassiner. Le traître ! il est parti, sa fuite l'a dérobé à ma vengeance ; et sans un autre éclat plus humiliant pour moi encore, je ne puis courir après lui. C'est lui qui, avec cet art flatteur et détestable où il excelle, aura séduit la malheureuse qui l'écoutoit peut-être innocemment, et qui, sans voir le piège, s'y laissoit attirer. Quel fléau que ces hommes séduisants et pervers, qui vont se jouant de l'honneur et du repos d'une famille ! Ah ! c'est l'oisiveté, la vanité des femmes, leur coquetterie imprudente, leur crédulité insensée, leur inconstance qui les perd. Mais nous qui, tous tant que nous sommes, passons notre jeunesse à inventer des artifices pour abuser leur innocence et triompher de leur foiblesse, avec quelle rigueur nous les en punissons, si elles viennent à

succomber ! Moi, par exemple , moi, qui me suis fait aussi un triomphe de leur défaite, combien je le déteste aujourd'hui dans un autre , ce crime dont à peine je daignois m'accuser , et de quel châtiment cruel je punis une femme foible, et bien moins coupable que moi ! Non, je ne la hais point ; et après l'avoir adorée, je l'aime encore assez pour la plaindre et pour la pleurer. Mais par un mouvement involontaire, irrésistible, je me sens repoussé loin d'elle. Il seroit impossible à mon cœur d'approcher du sien. Je n'ai jamais manqué à la foi que je lui ai jurée, elle seule a trahi ses sermens, elle m'a trompé. J'aurois beau l'adorer, je ne la verrai plus : ce seroit pour moi un supplice ; je croirois la revoir encore dans les bras d'un rival aimé ; cette image est ineffaçable, elle me poursuivra toujours.

Alors , se rappelant ses trompeuses caresses , et le langage tendre qu'elle

lui avoit tenu tant de fois, en présence même du perfide Onval qu'elle aimoit : Non, non, s'écrioit-il, jamais le souvenir de tant de perfidie ne sortira de ma pensée ; et l'image de mon rival est comme un spectre horrible qui se présentera sans cesse entre elle et moi. Elle me demande sa fille ! Non, ma fille n'est plus la sienne. Elle a perdu le droit de l'avoir auprès d'elle. Ma fille n'ira point apprendre à flatter, à tromper, à trahir un crédule époux.

Etrange cruauté de l'amour-propre dans le cœur des hommes ! Mais plus ils sont honnêtes et sensibles, plus ils seront inexorables dans ce triste ressentiment.

Malheureux à l'excès, Vervanne fut neuf ans solitaire et inaccessible. Sa fille, élevée avec soin dans un Couvent, eut cependant la liberté d'écrire quelquefois à sa mère, mais sous les yeux de Madame l'Abbesse. La Marquise, dans ses réponses, ne lui ex-

primoit que vaguement le regret d'être éloignée d'elle ; mais le cœur maternel s'y soulageoit du moins par mille effusions de tendresse et d'amour ; et parmi les sages conseils dont ses lettres étoient remplies , la piété filiale , le respect pour un père , l'abandon à ses volontés étoient sans cesse recommandés comme les devoirs les plus saints.

Vervanne , à qui sa fille communiquoit les lettres de sa mère , les lisoit en silence , les lui rendoit de même. Mais lorsqu'il étoit seul , livré à ses réflexions : Ciel ! disoit-il en gémissant , que de qualités estimables un moment de faiblesse et d'erreur a déshonorées ! Quel fonds d'honnêteté et de vertu , peut-être , un fol amour a dégradé !

Hortense , dans ses lettres , parloit peu d'elle-même , et rarement de sa santé. Cependant , comme Sydonie lui en demandoit instamment des nouvelles , elle n'avoit pu lui cacher qu'elle se sentoit affoiblie. C'étoit plutôt lui

dissimuler que lui dire le dépérissement où elle étoit tombée, et aux yeux de sa propre mère, elle s'abste-
noit de s'en plaindre ; mais comment
le lui déguiser ?

La bonne Madame de Livernon s'aperçut du progrès du mal, et voulut y apporter remède. Ah ! ma mère, lui dit sa fille, le remède, ou plutôt le soulagement dont j'aurois besoin, ce seroit de voir mon enfant. Trois jours après, Vervanne reçut de Madame de Livernon une lettre écrite en ces mots :

« Je ne puis plus vous cacher, Mon-
» sieur, que la santé de ma fille est
» sérieusement affectée. Elle demande
» Sydonie ; elle desire ardemment de
» la voir. Dans l'état où elle est ré-
» duite, vous n'aurez pas la cruauté
» de lui envier cette consolation. Bien-
» tôt peut-être, hélas ? vous laisserez
» t-elle à vous-même d'inutiles et longs
» regrets ; car votre cœur est bon, et
» finira par être juste. Epargnez-vous

» du moins le remords déchirant d'a-
 » voir refusé à une mère la douceur
 » d'embrasser sa fille et de lui dire
 » adieu , avant de . . . Je ne puis tra-
 » cer ce mot funeste. Je suis mère ,
 » et je touche au moment de ne l'être
 » plus. Accordez - nous , Monsieur ,
 » cette dernière grace : je vous la de-
 » -mande à genoux , au nom de la
 » Nature. Dans un mois , Sydonie sera
 » de retour auprès de vous. »

Le cœur du malheureux Vervanne fut navré de douleur à la lecture de cette lettre. Il n'y a donc , disoit - il , il n'y a donc que la mort qui puisse expier à mes yeux la faute d'un être fragile ! Il a fallu pour l'en punir , la laisser neuf ans dans l'exil , se consumer , s'éteindre ; et dans ce moment même où elle est expirante , je ne vais pas lui dire que tout est pardonné ! Oui , tout l'est dans mon cœur ; je donnerois mon sang pour prolonger sa vie. Mais pour elle , comme pour

moi, quelle entrevue, et quel supplice ! Irois-je l'accabler de mon silence humiliant ? Irois-je, dans un cœur flétri par le chagrin, rechercher quelques sentimens, non pas d'amour, car le nom seul nous en est à jamais funeste, mais d'une bienveillance généreuse et sincère ? Ah ! si l'amitié simple, l'amitié dont l'estime est la plus pure essence, pouvoit nous réunir, j'irois tomber à ses genoux. Mais l'homme qu'on ne peut regarder sans rougir, la femme dont il faut sans cesse s'efforcer d'oublier la honte, peuvent-ils jamais être amis ? Non, par pitié pour elle, je ne dois plus la voir. Mais du moins ne lui refusons pas une dernière consolation. L'amour même outragé, n'a pas le droit d'outrager la Nature. Dès le lendemain, Sydonie, accompagnée d'une femme fidelle et sage, partit pour Livernon.

Ah ! de quelle amertume fut mêlée, en voyant sa mère, la joie de cette aimable

aimable enfant ! Elle se souvenoit de l'avoir vue dans tout l'éclat de sa beauté ; elle eut peine à la reconnoître. Au lieu de ces roses si fraîches qui sembloient autrefois éclore sur son teint, un rouge ardent perçoit à travers la pâleur de ses joues exténuées ; et ce feu d'une fièvre lente dont son sein étoit consumé, pétillait dans ses yeux cavés par la douleur. Mais eût-elle été plus changée, sès larmes, son émotion, le tressaillement de son sein, ses cris de joie en voyant sa fille, lui auroient annoncé une mère. Une mère seule, en effet, peut ressentir, peut exprimer ces mouvemens inimitables : tout n'est qu'indifférence au prix de sa tendresse, tout est froid au prix de son cœur. Dès qu'elle put tenir serrée entre ses bras sa chère Sydonie, tous ses maux furent oubliés.

Ses nuits étoient cruelles ; une haleine sèche et brûlante n'échappoit de son sein que par convulsions, et en

le déchirant. Mais lorsque le jour ramenoit son enfant auprès d'elle, la Nature sembloit suspendre ses souffrances ; et sa fille croyoit la voir sortir d'un paisible sommeil. Près d'un mois se passa dans les effusions de leur tendresse mutuelle, et dans la douce intimité des entretiens les plus touchans. La vertu respiroit dans les conseils et les leçons qu'Hortense y donnoit à sa fille ; mais dans ces entretiens, où à chaque instant le père étoit nommé, l'époux ne l'étoit presque pas ; et jamais il ne fut l'objet d'une plainte échappée à celle qu'il faisoit mourir de douleur.

Enfin, malgré l'illusion que cette tendre mère s'efforçoit de faire à sa fille, déjà se sentant épuisée, et croyant n'avoir plus que peu de jours à vivre, elle se résolut à l'éloigner ; soit pour lui épargner la douleur de recevoir ses derniers soupirs, soit pour se rendre à elle-même le moment de quitter la

vie, moins cruel et moins déchirant.

Allez, ma fille, lui dit-elle, allez retrouver votre père. Vous passerez l'hiver auprès de lui ; et au printemps, si je vis encore, vous obtiendrez de lui qu'il veuille bien permettre que vous reveniez près de moi. Dites-lui bien des choses tendres au nom de votre mère, qui l'a toujours aimé, qui l'aimera toujours. Alors mêlant ses larmes à celles que sa chère enfant répandoit dans son sein, elle lui fit présent d'une Casette dont elle lui remit la clef ; mais elle lui recommanda de ne l'ouvrir que lorsqu'elle ne seroit plus, et en exigea le serment. Sydonie, en pleurant sur les mains de sa mère, prononça le serment qu'elle lui demandoit, et partit le cœur déchiré.

Vervanne attendoit le retour de sa fille avec une pénible impatience. Quel tourment, disoit-il, que d'exercer les rigueurs d'une haine que l'on ne ressent pas, et que d'être cruel avec un

cœur sensible ! Ah ! si pour lui rendre la vie et la santé, il ne falloit qu'étouffer moi-même dans ses bras tous mes ressentimens ; si elle avoit le courage de le vouloir et de le demander ; l'amour jaloux, l'amour offensé, l'honneur même, l'impitoyable honneur auroit beau vouloir m'arrêter ; j'irois revoir, j'irois guérir et sauver cette infortunée.

Ces mouvemens si naturels à un bon cœur, et cependant si rares, redoublèrent de force, lorsque sa fille, après leurs embrassemens mutuels, lui dit dans quel état elle laissoit sa mère, et lui répéta les mots tendres qu'elle l'avoit chargée de lui dire en son nom. Ah ! mon père, ajouta Sydonie en pleurant, comment est-il possible qu'une femme aussi vertueuse, qu'une femme qui vous adore, qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui ne parle de vous qu'avec l'estime la plus profonde, qui mille fois m'a dit que

mon premier devoir étoit de révéler mon père, de l'aimer, de le rendre heureux ; comment est-il possible qu'elle languisse et meure loin de vous ? Vous m'avez dès long-temps imposé silence sur cet éloignement incompréhensible pour moi ; et j'ai respecté la défense d'en vouloir pénétrer la cause ; mais... Son père à ces mots l'arrêta. Ma fille, lui dit-il avec émotion, il est des secrets de famille qu'il faut ignorer à votre âge. Votre mère ne vous a pas témoigné le desir de me revoir, n'est-il pas vrai ? — Non pas expressément. — Eh bien ! croyez qu'entre deux époux qui conservent l'un envers l'autre tant d'estime et de bienveillance, il doit y avoir, pour vivre éloignés si long-temps, quelque motif que leurs enfans doivent s'abstenir de connoître.

Sydonie, en baissant les yeux, se tint dans le silence que son père lui commandoit ; mais lorsqu'elle fut seule,

son cœur se soulagea par ses soupirs et par ses larmes ; et toutes les fois qu'elle étoit livrée à elle-même , elle ne cessoit de gémir.

La femme qui l'avoit accompagnée dans son voyage , l'avoit vué arrosant de pleurs la Cassette qu'elle tenoit soigneusement sur ses genoux. Elle observa que le même objet l'occupoit dans sa solitude , et que , sans ouvrir la Cassette , elle y tenoit ses yeux tristement attachés , ou la baisoit avec un saint respect , toujours en la baignant de pleurs.

Cette femme inquiète et de la cause et de l'effet de cette affliction continue , crut qu'il étoit de son devoir d'en instruire le père ; et lui fit surprendre sa fille dans un moment où d'un œil attendri regardant la Cassette , elle disoit ces mots : Je ne saurai donc son secret que lorsqu'elle ne sera plus !

Ma fille , lui dit le Marquis , quel

est donc ce petit trésor dont la vue vous cause tant d'émotion et de tristesse? — Ce trésor! Oui, mon père, répondit-elle, oui, c'en est un pour moi. Mais il m'est inconnu; et je demande au Ciel qu'il ne me soit jamais permis de le connoître. J'ai promis à ma mère de n'ouvrir cette boîte qu'après..... Elle n'acheva point, les pleurs lui étouffèrent la voix. En avez-vous la clef, lui demanda Vervanne? — Oui, mon père, je l'ai; mais je n'abuserai jamais de la confiance de ma mère. — A votre âge, ma fille, on est bien curieuse. — Oh! non, mon père, on ne l'est pas jusqu'à l'impiété; et j'ose répondre de moi. — Vous en serez plus sûre encore, lui dit-il, en laissant cette Cassette dans mes mains. La clef restera dans les vôtres. Sydonie obéit et céda, mais avec cette répugnance que l'on éprouve en se séparant de ce que l'on a de plus cher.

Dans toute autre situation, un aussi

S 4

honnête homme que le Marquis se fût fait un devoir de tenir pour inviolable le secret d'une mère confié à sa fille, sur la foi du serment qu'il resteroit scellé jusqu'à sa mort. Mais quelle force irrésistible ne devoit pas avoir pour lui la tentation de savoir ce qu'enfermoit cette Casette ? Bien assuré que ce ne pouvoit être qu'une espèce de Testament et de confidence dernière, quel intérêt n'avoit-il pas de voir comment l'ame d'Hortense alloit se dévoiler aux yeux de son enfant, et quelles vérités elle n'avoit voulu lui révéler que du fond du tombeau ! Lui-même, quels regrets n'auroit-il pas un jour d'avoir tardé à s'en instruire ! Il ne lui étoit pas possible de croire sa femme innocente ; mais il lui seroit doux encore de la trouver moins criminelle ; et quoique la douleur d'avoir été injuste dût être pour lui déchirante, il n'eût rien désiré plus vivement que d'avoir à s'en accuser. Il hésita long-

temps , il combattit , il s'efforça de vaincre cette coupable envie , repoussant vingt fois la Casette , et voulant se résoudre à la rendre à sa fille. Mais par un dernier mouvement , sa main , malgré lui décidée , brisa la fragile serrure ; et dès-lors il lui fut impossible de ne pas lire l'écrit , tracé de la main d'Hortense , que la Casette renfermoit.

Je veux , ma fille , disoit Hortense dans l'écrit qu'elle lui laissoit , vous donner en mourant une grande leçon. Je meurs déshonorée , et je meurs innocente. Mon malheur m'accuse d'un crime ; je n'ai eu que des torts , que je crois pardonnables. Mais ces torts , légers en eux-mêmes , ont été graves en apparence ; votre père y a été trompé. Ne l'en accusez point ; l'erreur étoit inévitable : ma première faute a été de n'avoir pas su l'en garantir. J'ai cru pouvoir les mépriser , ces apparences dangereuses : j'ai mis une im-

portance vaine à ce qui n'en avoit aucune ; je n'en ai mis aucune à ce qui devoit en avoir le plus. Fière des sentimens honnêtes que j'avois dans le cœur , j'ai défié l'estime publique et celle d'un mari homme de bien , de me manquer jamais. Sans reproche à mes propres yeux , je me suis flattée d'être au-dessus même du soupçon ; et sans avoir rien fait qui dût me rendre méprisable, je suis tombée dans le mépris et du monde et de mon époux. Ce mépris est , ma fille , le poison lent qui me consume et qui va me faire mourir. Ecoutez, méditez, et n'oubliez jamais ce qui a perdu votre mère.

J'épousai, à dix-neuf ans, l'homme le plus aimable, le plus estimable à mes yeux. J'étois malheureusement assez belle (je puis le dire, hélas ! sans vanité, dans l'état où je suis). Ce dangereux présent de la Nature seconda les soins que je pris de plaire à l'époux que j'aimois, que j'ai toujours

uniquement aimé, que j'aimerais jusqu'au dernier soupir. Mais ce sentiment qui seul auroit suffi à mon bonheur, je n'eus pas le bon sens de voir qu'il devoit suffire à ma gloire. La vanité m'offrit d'autres succès dans les agrémens de mon âge. Je me permis d'aimer à plaire ; et en réservant à mon époux toute l'affection de mon cœur, je laissai ma frêle beauté jouir innocemment des hommages qu'on lui rendoit. Non que je fusse crédule au point d'y ajouter foi : je les savois frivoles, et souvent peu sincères : ma mère avoit pris soin de me les faire apprécier, et j'y attachois peu d'estime. Mais en voyant que mes pareilles, sans les estimer davantage, ne laissoient pas de s'y complaire, comme dans l'unique triomphe que la Nature et l'opinion nous eussent accordé, me disoient-elles quelquefois ; je m'en laissai flatter comme elles. Votre père n'en fut ni surpris, ni jaloux. Notre ten-

dresse mutuelle avoit pris un caractère qui nous sembloit inaltérable ; votre naissance avoit rendu l'union de nos cœurs plus vertueuse et plus intime ; et un sentiment doux , mais assez vif encore , avoit fait succéder le calme du bonheur à l'ivresse d'un fol amour.

Je jouissois donc pleinement de l'estime de mon époux. Je ne lui faisais pas mystère des soins qu'une jeunesse agréable et légère me rendoit dans le monde ; et chez lui-même elle étoit reçue sans inquiétude et sans ombrage. Ma mère seule en avoit quelques craintes : non qu'elle eût aucun doute de l'honnêteté de mon cœur ; mais par un pressentiment sage , elle appréhendoit pour sa fille et le faux jour des apparences , et les fausses couleurs de la malignité.

Vous êtes bien sûre , ma fille , me disoit-elle , de la tranquillité du cœur de votre époux : comme moi , il lit dans votre ame. Mais êtes-vous aussi assurée

que le monde soit juste ? Croyez-vous que l'envie, la vanité jalouse, et cette malice légère qui se joue à lancer des traits empoisonnés, ne porteront aucune atteinte à cet honneur si délicat, si tendre, si facile à blesser, que vous exposez imprudemment ? Je répondois, que l'innocence de ma conduite étoit si évidente, qu'à moins de se rendre odieux, personne au monde n'oseroit l'attaquer.

En effet, comme il n'y avoit dans mes actions, dans mes propos, dans la simplicité de mon caractère, rien qui ressemblât au manège de la coquetterie, et que tout naturellement je ne songeois qu'à être aimable, sans me glorifier d'être aimée, la méchanceté même voulut bien m'épargner. Mon mari donnoit, il est vrai, l'exemple de la confiance que l'on doit avoir en mon honnêteté : sans froideur et sans négligence, il me laissoit une liberté dont il étoit bien sûr que je n'abusois

pas ; et à mon tour , je voyois sans alarme celle dont il usoit lui-même.

L'amour des Lettres , et singulièrement le goût du Spectacle , qui faisoit son amusement , l'avoit comme engagé dans un cercle de connoisseurs ; et un ami que je m'accuse de soupçonner de perfidie , le Chevalier d'Onval , l'y avoit introduit. Cette société se faisoit une occupation habituelle et intéressante de rétablir la gloire du Théâtre François : elle attiroit les talens naissans ; et de fréquens soupers où ils étoient admis , étoient le point de ralliement , et le rendez-vous des séances.

Je savois bien que de jeunes beautés y étoient également accueillies ; mais persuadée que mon mari m'aimoit , et qu'il ne pouvoit rien aimer qui ne fût estimable , j'aurois rougi de le croire accessible à cette espèce de séduction.

Cependant Onval , son ami , qui se disoit aussi le mien , me demandoit quelquefois si ces petits conciliabules

de Théâtre, et ces intérêts de coulisses ne me causoient aucune crainte, m'offrant d'engager doucement Vervanne, son ami, à renoncer à ces liaisons, pour peu que j'en fusse inquiète.

Peut-être Onval n'avoit-il en vue que mon repos ; peut-être aussi lui-même auroit-il voulu le troubler. C'est un soupçon que je désavoue, mais qui plus d'une fois m'est venu depuis mon malheur. Il faut, me disoit-il souvent, il faut si peu de chose pour troubler le bonheur d'une ame délicate et sensible comme la vôtre ! Une ombre de soupçon, le plus léger nuage sur la conduite de mon ami, quelqu'honnête qu'elle me semble, me fait trembler et pour vous et pour lui. Hélas ! ma fille, c'étoit moi qui écartois ces idées, en l'assurant que mon estime pour mon mari étoit inaltérable, et que jamais je ne m'abaisserois à craindre de pareilles rivalités. J'entendois mon mari lui-même louer les talens, la figure, les

agrémens des filles de Théâtre ; mais comme il en parloit assez légèrement , je n'en ressentois dans mon cœur aucune espèce de jalousie.

Enfin ce repos précieux de mon cœur et de ma pensée fut troublé par un événement auquel j'ai de la peine à croire , après l'avoir vu de mes yeux.

Mon mari m'avoit prodigué toutes ces parures de luxe qui étoient alors fort à la mode : j'avois des diamans d'une rare beauté ; et dans ces bracelets , ces pendans , cette aigrette , et ce collier éblouissant , on remarquoit encore moins la richesse que l'art et le goût de l'Artiste : cependant , après avoir joui quelques années de ce frivole amusement de mon jeune amour-propre , je l'avois négligé. Depuis votre naissance , la qualité de mère ayant donné à mon caractère un peu plus de solidité , je ne me parois presque plus ; je vous les réservoirs , ma fille , ces diamans inutiles pour moi. Mais un jour ,

OH

en cherchant parmi mes bijoux , une bague qu'Onval me demandoit pour en faire monter une pareille , disoit-il , je remuai l'écrin de ma parure ; je le sentis léger ; je l'ouvris ; je le trouvai vide. Me voilà effrayée , comme vous pouvez croire. Un vol pareil étoit bien fait pour me troubler. Je n'en dis rien dans ma maison ; mais j'en étois dans une peine extrême ; et incertaine si je devois ou me hâter ou différer d'en inquiéter votre père , je consultai Onval sur la conduite que j'avois à tenir.

Non , me dit-il , ne lui en parlez point : il seroit inutilement affligé ; il feroit du bruit ; et le bruit gâte tout dans de pareilles aventures. A moins que le voleur n'ait eu la précaution de démonter vos diamans , on les retrouvera. La Police a des yeux de lynx ; je me charge du soin d'éclairer ses recherches. Je lui donnai tous les détails dont la Police avoit besoin pour re-

connoître ma parure ; et je me reposai sur lui.

Le lendemain , il arriva d'un air riant. Bonne nouvelle , me dit-il ! Vos diamans sont retrouvés. Mon premier mouvement fut celui de la joie. Je n'avois pas dormi de la nuit , ne doutant pas que le voleur ne fût chez moi , et n'osant soupçonner personne. Ah ! m'écriai-je , apprenez-moi bien vite en quelles mains on les a retrouvés. C'est-là , s'il vous plaît , me dit-il , ce que vous ne saurez jamais. Ce seroit inutilement vous affliger que de vous l'apprendre ; et peut-être , après tout , le crime n'est-il pas aussi grand que vous le croiriez. Qu'il vous suffise d'être assurée de les ravoit incessamment : c'est-là l'essentiel. Eh ! non , Monsieur , lui dis-je , ce ne l'est pas. J'ai l'esprit tourmenté de soupçons et d'inquiétudes ; et jusqu'à ce que le voleur me soit connu , je craindrai de le voir dans tout ce qui m'approche. Non , me dit-il

toujours en souriant , le voleur n'est pas dangereux ; et il est en état de restituer son larcin , je vous en réponds. J'insistai ; il céda. Je vais donc , me dit-il , vous calmer l'imagination. Mais donnez-moi votre parole que le secret de cette aventure sera inviolablement renfermé entre vous et moi. Ces mots jetèrent dans mon ame une lueur soudaine. Monsieur , ce que vous dites-là , et le ton dont vous me le dites me fait penser à mon mari. Est - ce lui qui a pris mes diamans ? Qu'en a-t-il fait ? Vous pouvez m'en instruire ; je n'en ferai aucune plainte. Il a peut-être fait au jeu quelque perte considérable. En pareil cas , rien n'est plus juste que de s'aider de ce qu'on a ; et mes diamans étoient à lui. Non , vous n'y êtes pas , me dit-il ; mon ami est trop sage pour jouer un jeu qui le réduise à de pareils expédiens. Vos diamans ne sont point vendus , et ils ne sont point mis en gage. Il en fait , je crois , un usage plus

pardonnable. Du reste , j'ai pu me tromper ; et ce que j'exige de vous , c'est de voir par vos yeux si je ne me suis point mépris. Après cela , vous êtes sage ; et vous ne ferez point un crime de ce qui n'est , peut-être , qu'une légèreté , un caprice , une fantaisie , que sais-je ? un moment d'intérêt et d'enthousiasme pour un jeune et rare talent.

Je me sentis , à ces paroles , le cœur flétri , le sang glacé , la voix éteinte ; mais je renfermai ma douleur ; et d'un air aussi calme qu'il me fut possible de l'affecter : Comment , lui dis-je , vérifierai-je par mes yeux ce que vous me dites ? Rien de plus aisé , reprit-il : ce fut hier que Mélanie débuta dans un rôle qui exige une grande parure ; elle étoit rayonnante de diamans ; tout le Public en fut frappé ; et moi , sur les indices que vous m'aviez donnés , je crus , je vous l'avoue , reconnoître votre dépouille. Demain elle jouera le même

rôle ; allez l'y voir sans vous montrer. Mais encore une fois , belle et sensible Hortense , même après vous être assurée de la foiblesse de mon ami , ne lui en témoignez rien. Les éclaircissements troubleraient sans retour le repos de votre maison , et empoisonneraient votre vie. Croyez-en un ami sincère : la douceur , l'indulgence , la dissimulation des torts qu'un mari peut avoir , sont les premières qualités d'une femme : quand le reproche est juste , loin de guérir la plaie , il ne fait que l'envenimer.

Vervanne avoit parlé souvent de cette Mélanie devant moi , sans ménagement , comme d'une jeune et jolie actrice qui consoleroit le théâtre , disoit-il , de la vieillesse d'une Gaussin ; ces propos n'étoient pas effacés de mon souvenir ; mais quoique toutes les apparences fussent d'accord , je ne pouvois me persuader qu'un homme à qui j'avois connu tant de délicatesse ,

eût voulu s'avilir à ses propres yeux, jusqu'à me dérober mes diamans pour les donner à une actrice. Je passai vingt-quatre heures dans les angoisses les plus cruelles. Il fallut ramasser le peu de force et de courage qui me restoit pour demander à Mad. de B... une place au fond de sa loge. Je m'y rendis.

Le tremblement avec lequel j'attendis qu'on levât la toile, fut pareil à celui d'une victime qui attend le coup mortel. Mon saisissement redoubla jusqu'au moment où parut Mélanie. Elle entra sur la scène ; je la voyois de près ; je reconnus mes diamans. Mes yeux à l'instant s'obscurcirent ; un frisson me saisit ; j'allois tomber en défaillance, je demandai à prendre l'air. On me mena hors de la salle, on appela mes gens, je montai en carrosse, et je revins chez moi m'abandonner à ma douleur. Ce qui achevoit de m'accabler, c'étoit d'avoir vu votre père,

Les yeux fixés sur la nouvelle actrice, et l'air ému de tous les sentimens que son rôle exprimoit, l'applaudir avec des transports d'ivresse et de ravissement.

Seule, au fond de mon cabinet, à demi renversée sur une chaise longue, dans le désordre du désespoir; c'en est fait, me disois-je, le cœur de mon mari est perdu pour moi sans retour. Le cruel! comme il m'a trompée! et à quel vil prix il a mis l'estime de lui-même, mon repos et notre bonheur!

Comme j'étois ainsi abîmée dans des réflexions déchirantes, Onval arrive, il entre, il me voit toute en larmes, pâle, éperdue, échevelée. O Dieu! s'écria-t-il, qu'ai-je fait? Et dans quel état mon imprudence vous a mise! Pardon, Madame, et mille fois pardon de tout le chagrin qu'elle vous cause. J'en suis moi-même au désespoir.

A ces mots, et de l'air d'un homme

T 4

désolé, il s'étoit jeté sur mes mains, qu'il pressoit de ses lèvres avec mille sanglots. Ah ! j'étois loin d'imaginer dans sa compassion rien qui pût blesser la décence. Mais celui qui seul m'occupoit dans ce moment, votre père entre tout-à-coup, et croyant surprendre son perfide ami dans mes bras : 'Traître, dit-il, en courant sur lui l'épée à la main, voilà donc pourquoi tu me quittois ! Va-t-en, puisque tu es sans défense ; va-t-en, ton lâche cœur est trop indigne de mes coups. Va périr de la main de quelque infâme comme toi. On val voulut parler. Sors, reprit mon mari, cesse de souiller ma maison. Et vous, Madame, me dit-il, avec une amertume qui a passé dans mon ame et qui l'a dévorée, est-ce donc là cette pamoison qui vous a fait quitter si subitement le spectacle ?

Indignée de cette insulte, j'allois répondre et l'accabler ; il ne m'en donna pas le temps. Allez, Madame, me dit-

il, la fierté sied mal au désordre où vous êtes. Dans dix minutes vos chevaux seront mis. Allez vous mettre décemment pour vous rendre chez votre mere; c'est dans ses bras qu'il faut désormais vous cacher.

Une femme plus courageuse ou plus raisonnable que moi seroit restée chez elle, et l'y auroit attendu; elle auroit dévoré une première injure, et avec le sang-froid de l'innocence, elle auroit obtenu le moment de se faire entendre. Mais j'étois foible et vive; je ne sentis que mon outrage, et je ne vis que le contraste de mon honneur calomnié, et de l'indignité d'un homme qui, après m'avoir trahie, osoit me condamner sur une légère apparence, sans me donner le temps de me justifier. Je me retirai chez ma mère, résolue à ne jamais revoir l'inhumain, l'infidèle qui me déshonorait.

Ma mère, après m'avoir entendue, voulut me résoudre à lui écrire. Moi,

lui dis-je , descendre à des explications auxquelles il ne croiroit pas ! Moi recourir après l'estime d'un cœur indigne de la mienne ! Non , ma mère , puisque six ans d'une conduite irréprochable n'ont pas même obtenu de lui qu'il ait douté si j'étois criminelle , rien ne lui feroit croire que je ne le suis point. Il s'est accoutumé à voir dans ses sociétés des ames viles et corrompues , il me suppose leur bassesse , et capable lui-même des plus infâmes procédés , il me juge d'après son cœur. Qu'il le donne son cœur à une Mélanie. Il est aussi indigne de mes regrets que les vains ornemens dont il m'a dépouillée pour les prostituer. Ma mère auroit voulu m'adoucir ; je fus inflexible. Elle lui écrivit cependant. Mais j'obtins que dans cette lettre , elle s'en tint à lui assurer que j'étois sans reproche , et à lui dire qu'en lui abandonnant mon bien , je ne demandois que ma fille.

Dans sa réponse il passa sous silence

ce qu'il pensoit de moi : silence plus cruel et plus injurieux que ses injures mêmes ! et en me refusant ma fille , il ne me rendit que mon bien. Ainsj , ma chère enfant, se consumma notre rupture.

J'ai voulu que dans l'âge où vous serez instruite de mon malheur , la cause vous en fût connue. Ne faites pas à votre mère et à votre mère expirante l'injure de penser qu'elle vous en impose. Si j'avois eu les torts dont je suis accusée, j'en aurois gémi en silence , ou j'en déposerois dans votre sein l'aveu avec le repentir. Mais le vrai tort dont je m'accuse, et dont je veux vous préserver, ce fut cette légèreté, cette confiance imprudente et présomptueuse qui, comptant sur le témoignage que je me rendois à moi-même , croyoit n'avoir plus rien à ménager : c'est là ce qui a séduit et perdu votre mère. Je vous l'ai dit, j'ai passé ma jeunesse à écouter les vœux et à

recevoir les hommages d'une foule de séducteurs; et j'ai prétendu que jamais on ne m'accuseroit d'avoir été séduite. Aussi flattée de plaire, aussi vaine que celles qui finissoient par être foibles, j'ai voulu seule être réputée exempte de foiblesse, infaillible et hors de péril au milieu des écueils dont je m'environnois. De l'estime de mon mari, je me suis fait un droit à sa confiance inaltérable. Lors même que les apparences ont été le plus contre moi, j'ai dédaigné de les détruire, et je lui ai fait un crime d'y avoir été trompé. Voilà, ma fille, les erreurs de ma vie. Je n'ai pu vous dissimuler le premier tort de votre père; mais c'est encore à moi que vous devez l'attribuer. Si j'eusse été moins dissipée, si plus uniquement occupée à lui plaire, je n'eusse pas laissé à ses desirs le temps d'errer à l'aventure, hélas! jamais peut-être n'eût-il aimé que moi. Profitez de mes fautes, et oubliez la sienne; aimez-le

autant que s'il m'avoit toujours aimée , et lorsque vous serez épouse et mère , souvenez-vous que par une éternelle loi de la nature , la gloire , le repos et le bonheur d'une femme sont inséparables de ses devoirs.

On peut s'imaginer quelle impression fit sur l'ame de Vervanne la lecture de cet écrit. Désolé d'avoir méconnu cette ame vertueuse et pure , accablé du regret d'avoir empoisonné et abrégé ses jours ; soulagé cependant comme d'un poids horrible du reproche qu'il lui avoit fait , impatient d'en aller expier le crime à ses genoux , et demandant au Ciel de la revoir au moins avant sa mort , dont il étoit la cause , il baisa mille fois les traits de cette main qui faisoit à son cœur tant de nouvelles plaies , mais qui en guérissoit une bien plus cruelle encore ; Et parmi tous ces mouvemens , de quelle indignation son ame ne fut-elle pas soulevée , lorsque dans le récit

d'Hortense, il découvrit toute la noirceur et toute la scélératesse du fourbe et du perfide Onval ! Ah ! dit-il, c'est donc moi que le Ciel a vengé en le faisant mourir en lâche et en infâme ! Il passa la nuit à frémir, à pleurer, à demander à Dieu le temps de réparer ses injustices ; et le lendemain, avec sa fille, il prit la poste pour Livernon.

La surprise et la joie de la mère d'Hortense furent extrêmes, lorsqu'elle apprit que Sydonie amenoit son père avec elle. Mais en venant au-devant de lui, elle le supplia de vouloir bien ménager la malade, et de lui donner à elle-même quelques momens pour la disposer à le voir ; car une émotion si soudaine auroit pu la faire expirer.

Ah ! ma mère, lui dit Hortense, lorsque par degrés elle apprit que son mari venoit d'arriver, je suis plus mal que je ne croyois ! Qu'il vienne donc

C O N T E M O R A L. 305

recevoir mes adieux , et me pardonner les chagrins dont j'ai empoisonné sa vie.

Le premier mouvement de Vervanne, en paroissant devant sa femme , fut de se jeter sur ses mains , de les baigner de larmes , et de lui demander pardon.

Vous êtes bien généreux , lui dit-elle , avec un regard attendri , puisqu'en me croyant criminelle, vous. . . — Non , je ne le crois plus , non , je n'ai jamais dû le croire ; mon estime pour vous devoit mieux résister à des apparences trompèuses. Mais enfin tout m'est éclairci. J'ai fait une infidélité à ma fille , j'ai ouvert sa Casette ; j'ai lu, et je n'ai plus été déchiré que de mes remords. Mais ces remords ne m'accusent pas de la honteuse infidélité dont vous m'avez jugé coupable. Croyez , Hortense , à la bonne foi d'un homme dont le cœur doit vous être connu. Dès que vous aurez eu la force de l'enten-

dre, vous le trouverez innocent, et digne encore de votre amour.

Ce peu de mots causèrent à sa femme une émotion si profonde, et des sanglots de joie et de tendresse si violents, si convulsifs, que l'on crut voir tous les frêles liens de son ame se briser à-la-fois. Cette crise fut son salut. L'abcès qui étoit le foyer de son mal, en perçant tout-à-coup, s'épancha de son sein; et lorsqu'elle revint de l'évanouissement où elle étoit tombée, elle crut renaître à la vie. Les transports de la joie, à cette espèce de miracle, éclatèrent dans le château: il ne retentissoit que d'actions de grâces et de vœux portés jusqu'au Ciel. Les soins de l'amour d'une mère, ceux d'une fille et d'un époux se réunirent pour achever ce prodige de la Nature; l'art y joignit tous ses moyens, et dans peu de temps la malade fut en pleine convalescence.

Alors, avec une douceur charmante :

Vous

Vous m'avez donc toujours aimée, dit-elle à son époux ? C'est à cette persuasion délicieuse qu'est attaché pour moi le plaisir de revivre.

Vous en allez juger, lui répondit Vervanne en lui montrant l'écrin où étoient enfermés ses diamans. La voilà cette parure, un moment profanée, sans avoir cessé d'être à vous. Ecoutez-moi tranquillement et en silence ; car ce n'est plus à vous, mais à cette bonne et digne mère que je m'en vais parler.

Il fut un temps, vous le savez, Madame, où le luxe des diamans étoit un objet de décence : ce temps ne fut pas long ; et bientôt l'avilissement de la plus riche des parures en dégoûta les honnêtes femmes. Dès la troisième année de notre mariage, Hortense y renonça : ses diamans furent oubliés, et enfermés dans cet écrin.

La maladie du bel-esprit, épidémique dans ce temps-là, m'avoit gagné moi-même. J'étois d'une société qui

croyoit présider à la Littérature. Le Théâtre sur-tout sembloit être notre domaine : nous étions les conseils, les patrons des Acteurs ; mais la faveur la plus marquée étoit réservée aux Actrices ; et plus d'un, parmi nous, leur rendoient des soins assidus. Je ne fus jamais de ce nombre : jeune époux d'une femme aimable, et encore plus jeune que moi, je n'avois, grace au Ciel, aucune envie de lui être infidèle. Mon goût pour le Théâtre étoit mon seul attrait. L'un de nos connoisseurs, le Chevalier d'Onval, avoit tant fait par ses souplesses, qu'il s'étoit lié avec moi de ce qu'on appelle amitié. Il avoit de l'esprit, du goût, de la culture ; et une espèce de philosophie qu'il affichoit, m'ayant persuadé qu'avec une pointe de galanterie et de libertinage, il ne laissoit pas d'avoir encore un fonds d'honnêteté, je m'étois pris dans ses filets. Il venoit chez moi fréquemment ; et comme il ne me sembloit pas plus

empressé auprès de ma femme que ne le permet la bienséance , je ne me défiois point de lui. J'étois plus loin encore de me défier d'elle. Mais quel piège le fourbe osa nous tendre à tous les deux !

Dans l'un de ces soupers où notre cercle d'Amateurs daignoit admettre les talens , une Actrice des plus célèbres amena et recommanda une jeune et belle aspirante , dont le début étoit annoncé. Cette jeune personne s'appeloit Mélanie. Elle devoit débiter dans un rôle où le costume exigeoit, disoit-on , une parure de diamans ; elle n'en avoit pas encore ; elle en étoit humiliée. Ceux de son amie étoient connus ; elle ne vouloit pas qu'on dît que sa parure fût empruntée.

Cette délicatesse est noble , lui dit à demi-voix le Chevalier d'Onval ; mais si un ami vous faisoit le plaisir de vous prêter des diamans qu'on n'eût pas vus sur le Théâtre ?... Assurément , dit

Mélanie, j'en serois très-reconnoissante. Marquis, me dit négligemment le Chevalier, tu peux lui faire ce plaisir-là : ceux de ta femme sont oubliés dans un écrin ; et sans qu'elle s'en aperçoive, il est aisé de les lui dérober, pour cinq à six jours seulement. Je répons, moi, que Mélanie en aura soin, et qu'ils seront fidèlement rendus. J'eus la foiblesse d'y consentir ; j'eus le tort bien plus grave encore d'en faire mystère à ma femme. De là tous les malheurs dont nous avons été les deux innocentes victimes.

Vous savez quelle impression fit sur l'ame d'Hortense la vue de ses diamans ; vous savez avec quelle adresse le fourbe lui avoit préparé ce coup de théâtre accablant. Il l'observoit ; il la vit sortir du spectacle ; il me quitta pour venir la séduire, en feignant de la consoler. L'évanouissement d'une femme dans une loge avoit fait du bruit, je l'entendis nommer autour de moi ; je

quittai le spectacle , et j'arrivai chez moi avec l'inquiétude de l'amour le plus tendre. Jugez de la révolution qui se fit dans mon ame en entrant dans son cabinet.

O Dieu ! quel tissu de noirceurs , s'écrie Hortense , et quel horrible caractère vous venez de me dévoiler ! J'en suis vengé , reprit Vervanne. Connu pour un Aventurier , rebuté , mécontent de l'être , son insolence a provoqué le châtiment qu'il méritoit ; il l'a subi en lâche ; et il est mort comme il devoit mourir.

Mais nous , Hortense , que de peines nous auroient épargnées à tous les deux quelques mots d'éclaircissement ! Non , sans la pleine intimité d'une confiance qui n'admet aucune espèce de réticence , il n'y a jamais d'estime inaltérable pour les cœurs même les plus unis. L'inquiétude , le soupçon couve et germe dans le silence : si la plainte diffère de s'exaler , elle s'aigrit : il faut

couper racine aux mésintelligences ; du moment qu'elles naissent , et l'on a eu raison de dire que le soleil ne doit jamais laisser en se couchant de nuage entre deux époux.

J'espère , mon ami , lui dit Hortense en lui tendant la main , que vous serez fidèle à une si sage maxime : moi , je promets de l'observer jusques à mon dernier soupir.

Fin du Tome second.